

SYLVAIN COHER

# CARÉNAGE

roman

*ACTES SUD*

*On a jeté de la vitesse dans quelque  
chose qui ne le supportait pas.*

RENÉ CHAR

C'est toujours la même image, vue d'une visière profilée surteinte contre laquelle toute la lumière imaginable serait venue s'éteindre. Et l'intérieur noir comme vide, les yeux tout au fond du creux. Vifs mais pas assez pour recomposer autre chose que cet incorrigible flou dans un paysage irréel. C'est le plus beau rêve d'Anton, celui qu'il fait presque toutes les nuits depuis son enfance. Un véritable cauchemar pour à peu près n'importe qui. Et la vitesse pure, floue, contrariée. La vitesse comme un gouffre, une brèche temporelle entre le pont et l'eau.

Une immédiate éternité.

Dans ce rêve, Anton ferme les yeux. Il prend appui sur le rebord d'un toboggan huilé comme il faut par de petites mains invisibles. D'un seul coup de feu quelque part on vient de lancer le départ ; on vient d'ouvrir une vanne et le débit est puissant, la sueur immédiate. Pas de paroi sur les côtés, rien où planter les griffes d'un chat. C'est une chute sans fin, on tombe dans le sommeil comme une bille en fer lâchée depuis le fond du ciel : la tension diminue, les pulsations cardiaques ralentissent et on tressaille parce qu'un muscle se relâche plus rapidement qu'un autre.

Quelque part un moteur s'arrête lorsqu'un autre redémarre.

A cent vingt déjà il n'entend plus que le vent dans la casque. Le frou-frou d'un tissu invisible entre par la visière, chatouille le nez mieux qu'une plume et fait monter des larmes aussitôt chassées sur les tempes pour rejoindre les cheveux plaqués sous la mousse des garnitures. Dehors le bruit et dedans les vibrations. Il roule, roule.

Du côté gauche de la cornée, Anton suit le défilement continu et largement hypnotique d'une glissière-guillotine dont l'ondulation reste de faible amplitude. Les zébras font stroboscopes et Anton reconstruit la belle continuité d'une ligne blanche principalement composée de petits segments rectangulaires. Une chute peut être mortelle à n'importe quelle vitesse.

La probabilité d'une chute mortelle reste néanmoins liée à la vitesse.

Une main invisible le repousse en arrière tandis qu'une autre plus large et plus ferme appuie dans son dos et lui donne l'élan que donne la main d'un père la première fois qu'il vous apprend à faire du vélo. Alors Anton empoigne sa couette comme s'il s'agissait de poignées en caoutchouc. Ses doigts se crispent, le pouce cherche les commodos et il essore malgré lui plein gaz à en décoller le matelas du canapé de son minuscule studio.

A cent quarante, Anton perd la sensation physique du sol sur lequel les deux rubans de caoutchouc des pneus Supercorsa gonflés à bloc le maintenaient jusqu'alors. Il doit se reprendre pour ne pas se redresser brusquement en criant à pleine gorge les bras grands ouverts le slogan du constructeur anglais : *Go Your Own Way* ! Au lieu de cela Anton relâche les épaules et derrière la visière dans les reflets irisés on peut le voir sourire avec cette incroyable légèreté qui fait de lui l'hirondelle des jours de pluie. L'âme vagabonde, un trait noir

évanescents qui dessinent hâtivement le contour des champs et la périphérie enrubannée de la ville. Une hirondelle voltant et piquant d'une abatée sur l'aile ou sur la queue. Spirale, vrille, boucle et retournement.

La vitesse vous manque.

La vitesse vous fait perdre du poids. Le corps libéré de toute entrave et l'euphorie de l'oxygène bu sans mesure à grandes lampées au goulot d'une bouteille gigantesque. Anton roule vite. Il roule, roule. La moto qui l'entraîne n'a rien d'un cheval de Troie, rien d'une Oural aux pneus de 4x4 ; ce n'est pas la *Poderosa* du Che dans la poussière des pistes chiliennes ni l'une de ces Royal Enfield dont le sillage est formé par la fumée d'un millier de bâtonnets d'encens. La moto qui l'entraîne n'a rien des chromes d'une Norton 500 ni les crampons ni la boue d'un trail haut perché pour les buttes sablonneuses du Sinaï. *L'Élégante* est un oiseau de proie dont le puissant sifflement rappelle simultanément celui du serpent furieux, du chat échaudé et de la chouette effraie.

Un corps noir qui absorbe tout et ne rend rien.

Si le sol vous brûle les pneus c'est que vous ne roulez pas assez vite. Vous sentez bientôt les remontées de chaleur du trois cylindres le long de vos jambes dont les muscles se tendent à mesure que vous vous élevez dans les tours. Le *beau bruit* court le long de la partition, il y a des routes dont on ne voudrait pas voir la fin.

Anton est partout à la fois. Sur les lacets du Snake de Mulholland Drive, sur la Rainbow Ride africaine et sur le Wangan périphérique de Tokyo. Mother Road et Garden Road. Anton dévale le terrifiant Russian Highway from Hell et la Great Ocean Road australienne. Il va vers Leh, vers Frisco et l'entrelacs des virages forme une frise interminable.

Il ne semble vivre que par le haut du corps, à partir des hanches.

Quelques mouvements des pieds mis à part – sur le levier du frein d'un côté et sur le sélecteur de l'autre – les genoux restent bien plaqués de part et d'autre contre les flancs de la machine. Anton pleure sur la Passo Gardena des Dolomites, sur la Dixie et l'Enfer vert du Nürburgring Nordschleife desquels il revient bientôt pour refaire le tracé idéal, entre les courtes portions de voie express, les nationales et le Ballon d'Alsace. Jusqu'à la route des Crêtes chargée des senteurs boisées d'un automne vosgien qui le rapproche kilomètre après kilomètre d'un lit puant l'essence, le caoutchouc brûlé et le goudron frais.

Lorsqu'il entre dans la zone rouge à près de quatorze mille tours par minute la surface se dérobe sans effort. Il est devenu cet objet propulsé dans le vide, pénétrant l'air par l'effraction continue d'un empilement de murs et de fenêtres qui se referme avec fracas loin derrière lui.

Anton roule. Il roule. Un simple mouvement dans l'espace, la trajectoire d'une balle privée de cible. Le monde n'a pas bougé d'un cheveu et pourtant il s'en trouve différent. Ici chaque seconde est un univers et rien dans la conduite ne peut être renouvelé à l'identique. Anton vient de rendre à l'air son immobilité et un vieux vers scolaire lui revient en mémoire : *ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.*

Depuis qu'il a appris à voler il est devenu ce fantôme sans poids ni matière, le simple hologramme d'un motard perpétuel sur une route sans fin. Anton connaît la vulnérabilité du corps, il apprécie la valeur de la vitesse et se méfie du vent latéral. Inconsciemment il fait le vide. Sa chute a tout d'un suicide aléatoire. Il se félicite d'un sursis mille fois répété.

Il s'est préparé au pire, il est déjà mort tant de fois.

La route s'ouvre sur la machine et se referme constamment comme l'eau au passage d'un navire, une frégate, un torpilleur, un bâtiment de guerre à l'étrave pointue. Son souffle s'est calé sur la mécanique tranquille d'un seul muscle, celui de la pompe à sang qui martèle dans la soute voûtée du thorax.

Du sang, de l'huile et de l'essence.

Anton roule. Roule. Dans les virages il est chaque fois près de tomber et sa douleur est toujours devant lui, quelque part entre le pont et l'eau. Anton franchit l'infranchissable. Il sent l'abrasion du jean au niveau des genoux et sur l'extérieur de ses bottes dont l'asphalte vient lécher le cuir avec la langue râpeuse d'un chat métallique. Anton défie l'équilibre et chacune des lois physiques qui régissent l'équilibre. Il court sur un fil qui ne semble plus être noué nulle part. Et pourtant bientôt une lenteur s'amoncelle et appuie pesamment Anton sur la route. Alors de la pointe du pied il tâtonne : cherche à relever une septième, une huitième, une onzième vitesse pour passer le mur du son et changer brusquement d'univers.

*Fun Is Not a Straight Line.* Chaque décélération est un regret que le moteur appuie d'un soupir qui glace le sang et fait taire les coqs dans les cours des fermes.

Vous dormez et pourtant vous ne dormez pas.

Les nuits n'ont pas de béquille et rien en vous ne se repose. Rien ne s'absente. Vous êtes toujours là et l'immobilité devient une contrainte telle que vous vous figurez qu'on vous tient par les chevilles et par le cou, plaqué contre un lit qui n'a plus rien de moelleux ni de confortable. Ce n'est pas une course. Anton n'arrivera jamais. Nulle part il n'y aura de fin, pas de cible pour une flèche dont l'élan

a été donné il y a si longtemps qu'on ne sait plus vraiment ni pourquoi ni comment elle passe au milieu des champs et sur les cordons périphériques des échangeurs qui ceignent les villes. Anton est cet obus qui déchire le ciel.

Il rêve chaque fois d'un mort qui lui ressemble.

Anton roule. Roule. "Un monsieur de ce genre fonce droit au but comme un taureau furieux, cornes baissées. Il n'y a guère qu'un mur qui vous l'arrêtera." C'est ce que l'on dit à son passage derrière les volets clos des hameaux endormis. On dit bien d'autres choses encore et les dents grincent et certains en profitent quand même pour aller pisser ou boire un verre d'eau.

Anton ricane dans son sommeil.

Montrez-moi quelque chose de mieux, marmonne-t-il. Dans son casque. Sinon j'passe devant.

Avec la minutie d'un arpenteur il s'applique à dessiner la cartographie du réseau routier. On pourrait le suivre comme un point lumineux à la surface du globe : il enroule les courbes avec la fluidité d'un jeu de dominos. Consomme les lignes droites comme un feu scintillant sur une longue traînée de poudre, jusqu'à ce que la dernière goutte de carburant lui fasse poser un pied sur le sol et béquiller enfin la machine. Et la mécanique brûlante cliquettera longtemps après son départ dans le box souterrain.

Cette dernière pensée le replacera dans l'immobilité du lit et le réveillera aussitôt. Ses yeux accoutumés à l'obscurité papillonneront dans le reflet blanc des phares. Anton ne retrouvera plus le sommeil, il en sera convaincu. Il ne lui restera plus qu'à se lever pour prendre la route et retrouver la sensation du rêve et l'itinéraire hasardeux qu'il aura commencé dès le premier sommeil. Alors il enfilera son casque noir, son blouson noir et ses bottes noires.



Le reste n'aura pas d'importance.

On le retrouvera invariablement sur la route jusqu'aux premières lumières du jour et le faisceau des deux phares de la Triumph serrés comme des yeux coléreux balayera la campagne en long et en large. Souvent jusqu'à la maison des parents de Leen dans les virages du Bois du Bout, à partir de quoi il consentira enfin à faire demi-tour et rentrera sans forcer dans les premiers gris d'un ciel argenté.

*L'Elégante* ouvrira la route comme des ciseaux sur un drap.